

Le pont du fort de Knocke.

Les habitants avaient été évacués. Mais d'aucuns avaient pu se cacher et saluèrent les libérateurs. Ils étaient à même d'indiquer des points dangereux, car la ville était minée, et les abominables bombes à retardement étaient très traitres.

Saint-Quentin avait subi des dommages considérables. La plupart des maisons, éventrées, étaient inhabitables. Le musée Lecuyer était rase, mais les Allemands en avaient enlevé les collections. Les Champs-Élysées étaient un cimetière allemand; l'église collégiale, une ruine gigantesque. Dans le lycée, intact, on trouva des prisonniers français.

La bataille de l'Argonne, à droite, celle du Cambrésis à gauche, devaient délivrer le centre.

La 5e armée du général Berthelot avait pour tâche de délivrer Reims. Le 30 septembre, commença la bataille de la Champagne.

La 5e armée partit, protégée par un violent feu de barrage. Des tanks appuyèrent l'infanterie. On attaqua violemment les positions du Mont-Ferré et de l'Arbre-de-Romain. Mont-Ferré tomba par un mouvement de flanc; les tanks conquièrent la seconde place.

Près de Romain, deux divisions américaines se joignirent à la bataille. Ce point, ainsi que Montigny et Grand-Hameau furent investis. Les Allemands se retirèrent.

Le 1er octobre, les Alliés occupaient la ligne Meurival, Glennes, Revillon, Vantelay, Butte-de-Pouilly.

Les Allemands avaient fondé de grandes espérances sur la formidable position formée par le massif de Saint-Thierry, mais les Français l'ayant contournée par le bord, les occupants furent contraints de l'abandonner.

Le 3, Berthelot atteignit l'Aisne et le canal de Loivre. Deux mille quatre cents prisonniers et 28 canons tombèrent aux mains des Alliés.

C'est alors que Ludendorff reconnut sa défaite en insistant pour obtenir un armistice. Il en rejeta la cause sur les événements en Macédoine: «J'ai dû envoyer là-bas toutes les réserves destinées au front ouest et ici, nous n'en avons plus».

En même temps, les Français obtenaient des succès en Argonne. Là opéra le général Gouraud qui y fit, fin septembre, 13,000 prisonniers et y

prit 300 canons. Il se fixa à Sommy-Py, près du mont Cuvelet, et près Monthois. L'aile droite y était solidement ancrée et pouvait former l'axe d'un mouvement tournant de l'aile gauche.

Les Allemands gardaient la plaine de Notre-Dame-des-Champs, au nord de Py.

Une division américaine et deux divisions françaises les attaquèrent et campèrent au Sud-Nord de Sainte-Marie-à-Py à Saint-Etienne-à-Arnes. Ils menaçaient ainsi de l'est toutes les positions allemandes au sud de la Suippe à Reims.

L'ennemi vit le danger et se retira. Mais les Français tournèrent Saint-Etienne-à-Arnes et attaquèrent Orfeuil.

Les Allemands furent alors contraints d'abandonner la Suippe. La cavalerie les poursuivit et avança jusqu'à Epoye-et-Reine. Les monts de Champagne tombèrent et les Allemands reculèrent jusqu'à Nogent-l'Abbesse.

Gouraud entame alors l'Arnes. Ses troupes franchirent le ruisseau et prirent la plaine de Montchentin. Le 10 octobre, elles atteignirent la gare de Grand-Pré.

Le Kronprinz se retira derrière la Retourne et les Français étaient, le 11 sur le chemin de Rethel à Vouziers (près Pauvres). Le 12, Gouraud avança vers le canal de l'Aisne et la 120e division atteignit Vouziers, le principal point de bifurcation des routes de l'Argonne.

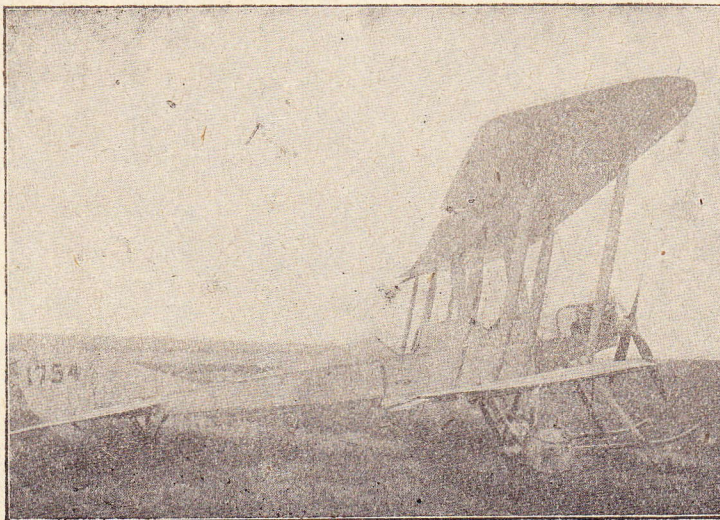
Et l'heure de la délivrance sonna aussi pour Reims martyre. Les actions de Berthelot et de Gouraud tendaient à ce but.

Le 3 octobre, le général Berthelot prit Cormicy; le 4, il franchit le canal de Concevreux, à Neuville. Il prit Berméricourt.

Le 5, les armées de Berthelot et Gouraud chassèrent devant elles les arrière-gardes de l'ennemi. Cette poursuite eut lieu sur un front de 45 km. On traversa la Suippe, près Orainville. Le soir, les Français occupaient les forts de Primont, Vitry, Nogent-l'Abbesse et tout le massif de Moronvilliers.

Cette victoire eut sa répercussion jusque dans la vallée de la Meuse, où les Américains avaient leur secteur.

Le 8 octobre, les divisions françaises et américaines de la 2e armée américaine, général Bullard, qui se trouvaient au nord de Verdun, conquièrent Beaumont, Haumont, Brabant en Consenvoye et



Biplan anglais B. E.

y firent prisonniers 3,700 Autrichiens. Liggett prit Cornay, à l'Aire, et entra en contact avec Gouraud, à Grand-Pré.

Le 12 octobre, se termina la bataille de Champagne et de l'Argonne, avec une formidable défaite pour les Allemands.

L'armée de Gouraud nettoya toute la boucle de l'Aisne et libéra 36 places.

On y rencontra plusieurs milliers de civils dont la joie, naturellement, fut exubérante.

L'oppression avait duré pour eux plus de quatre ans et elle avait été terrible. On avait souffert de la misère. Aujourd'hui, leur apparaissaient leurs propres soldats. On les salua de cris d'allégresse. Enfin, la délivrance était venue quand même.

Depuis le 26 septembre, Gouraud avait fait 21,567 prisonniers et pris plus de 600 canons, 3,500 mitrailleuses et 200 « minenwerfer », ainsi que beaucoup d'autre butin. Une quantité considérable de munitions tomba également aux mains du vainqueur.

Le 12 octobre, la 5e armée (Berthelot) franchit la Retourne et étendit son avance de 10 km. Elle força le passage de l'Aisne, près de Guignicourt et Neufchâtel, et poursuivit impitoyablement l'ennemi.

Les Allemands reculaient toujours. Bien qu'ils le cachassent autant que possible dans leurs communiqués de guerre, on comprit pourtant la vérité, en Allemagne, où l'opinion devenait pessimiste, tandis que les querelles continuaient. Les « all-deutschen » attribuèrent les défaites à l'immixtion du gouvernement et honniront la démocratie.

La libération de Reims provoqua beaucoup d'enthousiasme en France. La ville-martyre était devenue un symbole ; dans le monde entier, on avait entendu parler de Reims. On avait répandu à profusion les photographies de la cathédrale bombardée.

Nous avons déjà décrit longuement la vie dans — ou mieux — sous les ruines de Reims. La population était partie.

Lorsque nous parlons de la libération de Reims, nous voulons évidemment parler de la cessation de l'encerclement, car Reims était restée aux mains des Français. Mais le front ancien touchait presque la ville.

Le plan du général Foch fut suivi régulièrement. Deux attaques avaient eu lieu au centre. (Tardenois et Santerre) et deux aux ailes (Saint-Mihiel et Flandres). Lors des premiers combats, l'ennemi avait dû se replier sur ses lignes. Près de Saint-Mihiel, on prévint toute menace de l'est.

En Flandre, l'aile gauche des Allemands était flambée.

Bientôt allait suivre le coup de grâce. La situation des Allemands était dangereuse et le moral très bas. Le ravitaillement était désorganisé. La retraite avait lieu en désordre. Sur certains points, des rébellions éclatèrent.

Eu égard aux circonstances, Foch pria le général anglais Douglas Haig de passer à l'offensive dans la plaine de Bohain. Cette attaque devait conduire à une marche en avant entre l'Escaut, la Sambre et l'Oise.

Ici, la bataille commença le 8 octobre, après une série de contacts préparatoires. On était vis-à-vis de von Marwitz et de von Below.

Prent part à cette marche en avant : la 1re armée de Horné, la 3e armée de Byng, la 4e armée de Rawlinson, donc rien que des Britanniques, et la 1re armée française de Debeney. Le but était les positions Hindenburg, entre Cambrai et l'Oise.

On s'y trouvait face à face avec 23 divisions allemandes. Les premiers, Byng et Rawlinson, allèrent de l'avant. Il pleuvait à torrent, mais l'élan n'en put être brisé. Beuregard fut pris, et une division américaine, coopérant avec les Anglais, sous le général Lewis, conquit Brancourt et Prémont. Des Ecosseis et des Irlandais pénétrèrent dans Serain. Anglais et Welches brisèrent la résistance près de Beurevoir et Masnières et atteignirent Malincourt. Les Néo-Zélandais conquièrent Lesdain et Esnes.

Les Allemands firent des contre-attaques qu'ils appuyèrent de tanks.

Le temps s'était éclairci, mais on se battait furieusement dans la boue. L'ennemi n'obtint aucun succès et dut abandonner Nierngies et Seranvillers. Les Allemands luttèrent désespérément, bien que beaucoup de mécontents désertèrent.

L'adversaire perdit de la sorte les larges plaines du Cambrésis. Dès le premier jour, l'ennemi y laissa 8,000 prisonniers et 150 canons.

L'armée de Debeney fut aussi fort éprouvée, sur un terrain épouvantable, rempli d'entonnoirs, et s'étendant comme un glacis devant de solides défenses d'où les mitrailleuses criblaient les troupes en marche qui avaient à se frayer un chemin à travers les fils barbelés.

Debeney prit néanmoins toute une série de localités d'où il put entamer après la ligne Harly-Neuville-Saint-Amand.

Une lutte terrible était encore engagée près de



Photographie, prise d'un avion, d'une attaque par les gaz. Le vent fait passer les vagues sur les lignes ennemies.

Berthenicourt. L'ennemi ne devait guère en profiter. La partie était perdue pour lui. Le 9 octobre, dans la matinée Byng et Rawlinson rencontrèrent encore une violente résistance, mais vers midi, l'ennemi céda soudain. C'était, en vérité, une fuite désordonnée. Une poursuite vigoureuse commença aussitôt.

Douglas Haig laissa donner la chasse aux Allemands entre la Sensée et la Somme. Des divisions entières furent faites prisonnières. Un grand butin tomba aux mains des poursuivants, artillerie et mitrailleuses en bon état, parce qu'on n'avait pas eu ou pas voulu prendre le temps de les détruire.

Cambrai fut alors délivrée.

Cambrai avait connue une lourde occupation. La ville fut épuisée pécuniairement. Les Allemands mirent la main sur tous les stocks. Puis ils réquisitionnèrent les bras valides. La mesure n'était pas encore pleine. Des enfants et des jeunes filles furent aussi forcés de travailler ; des civils, obligés de saluer les officiers ennemis. De mauvais traitements furent appliqués journellement en guise de punitions. En un mot, une terreur effroyable régna à Cambrai.

La délivrance approchant, les Allemands déportèrent toute la population.

Des milliers de déportés séjournèrent en Belgique, d'autres furent transportés plus loin vers la Hollande, qui les reçut d'une façon très hospitalière. Octobre 1914 parassait y être revenu. Partout on établit des logements et des refuges pour y loger les malheureux tant bien que mal. Chez nous aussi, il en fut ainsi. Dans le Limbourg, le Brabant, la province d'Anvers, le Hainaut, les déportés de la Flandre-occidentale se mêlèrent à ceux du nord de la France.

Cambrai était donc abandonnée. Le 9 octobre, dans la matinée, les troupes canadiennes du général Horne pénétrèrent dans la cité. En beaucoup d'endroits, des incendies faisaient rage. Les carrefours des rues avaient sauté. Ça et là, des mines, placées traîtreusement, explosèrent. De pareils accidents ne purent retarder la marche en avant, mais firent quelques boucheries épouvantables.

Les Anglais de Byng atteignirent Cambrai par le sud.

Le front de Cambrai-Moy était de la sorte rompu. Les journaux allemands eux-mêmes reconnurent que cette défaite créait une situation des plus critiques.

«La situation est très grave, dit la «Gazette de Francfort», la brèche est profonde et il faudra toute l'énergie combative et un sacrifice sans ré-

serve de la part de nos armées pour faire face à cette terrible situation. C'est la sécurité de l'Empire qui est en jeu.»

En effet, les Allemands fuyaient devant les vainqueurs. Des avions anglais harcelaient les troupes en désordre ; chariots et camions s'entremêlaient dans un fouillis inextricable. Des convois entiers durent être abandonnés en vue. de désencourager un peu les routés. Partout, des fusils, des havresacs, des baïonnettes, des munitions jonchaient le sol.

On n'eut pas le temps de détruire à loisir les chemins de fer et les ponts. Des troupes se rebellaient contre leurs chefs.

Le soir, les Britanniques occupaient la ligne Bohain, Busigny, Caudry, Cauroir. Debeney atteignit le bois Elaves, Beautroux, Fontaine, Notre-Dame, Marcy Mézières-sur-Oise. Rawlinson étendit ses conquêtes à l'est.

On avait dépassé à présent le pays dévasté, avec ses fils barbelés, ses entonnoirs, ses tranchées, ses défenses et ses ruines, et l'on se trouvait en plein champ libre.

La victoire apporta de nouveaux succès. Le 10 octobre, les Anglais prirent Cateau, ainsi que toute une série de villages où étaient demeurés de nombreux habitants qui acclamaient maintenant les libérateurs.

Debeney atteignit Seboncourt, Montigny-en-Arrouaise et Bernot, et arriva à l'Oise entre Bernot et Moy.

Rieux et Sstbrun tombèrent également.

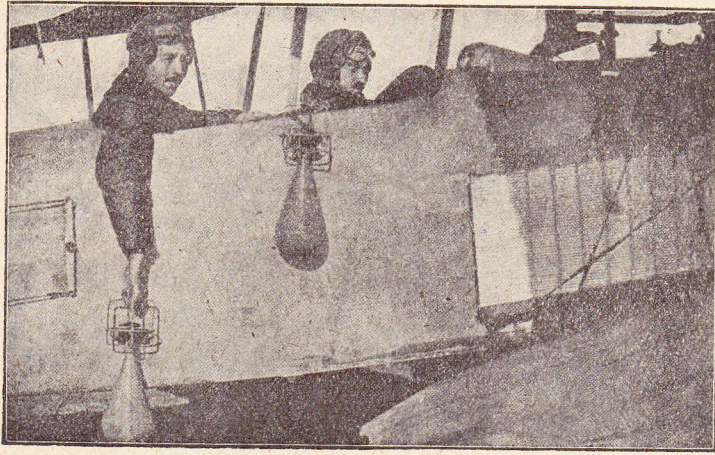
Le 20 octobre, à 2 h. du matin, les Anglais passèrent de nouveau à l'offensive sous une pluie violente. Ils voulurent s'emparer des passages renforcés de la Selle, entre Le Cateau, Solesmes et Denain. Une semaine durant, la bataille continua avec fureur. Les Allemands se défendirent avec désespoir et harcelèrent les Alliés de grenades asphyxiantes, ainsi qu'avec leurs mitrailleuses. De grands sacrifices de vies humaines durent être faits devant Pommereuil, Forest, Romeries, Catillon, Beaurain, Vertain. L'Ecaillon fut forcé.

Le 24, on approcha de la Sambre, et près de Poix-du-Nord et Robertsart, la grande forêt de Mormal.

La forêt de Mormal s'étendait jusqu'à Valenciennes. Elle était très touffue et très grande.

Dès le début de l'occupation, quand il apparut qu'une guerre de positions était devenue inévitable, les Allemands conçurent un système de dévastation méthodique.

Quelle provision de bois allaient-ils trouver là ! Et l'on comprend leur intention, quand on pense à ce qui s'est passé dans notre propre pays.



Lancement à main de bombes d'un avion.

La Flandre occidentale, par exemple, n'est pas riche en forêts. Il y en avait quelques-unes, celle de Houthulst, les bois dits Munkenbosch, au sud de Bruges, puis un bois près d'Ardoye, un près de Ruisede. Il en est peu resté. En Flandre orientale le Kluisberg fut rasé.

Et quelles dévastations dans les forêts du Hainaut, du Namurois, du Luxembourg et de la province de Liège. Quand on passe actuellement à proximité de la Baraque Michel, on voit, sur le sol belge, les champs déboisés, mais en territoire allemand on a soigneusement épargné la forêt, les militaristes allemands ne s'étant pas douté que cette région serait un jour réunie à la Belgique.

Ce vandalisme s'étendit même aux parcs, aux arbres le long de beaucoup de routes.

Beaucoup de bois était nécessaire dans les tranchées et aux travaux défensifs, ainsi qu'à d'autres fins : baraques, fours de campagnes, etc.

Rien de plus simple dès lors que d'aller le chercher en pays ennemi, « in Feindesland ». La forêt de Mormal eut donc aussi à souffrir.

Mais il ne suffisait pas qu'on commit ces pillages en pays occupé. Non, on en vint encore à obliger les civils à abattre les arbres, à les transporter et à les débiter. A propos du bois de Mormal, on procéda à une rafle à Valenciennes et à Maubeuge, ainsi que dans toute la contrée environnante. On y envoya aussi des Belges.

La hache abattit les arbres de haute futaie. Des hommes et des adolescents, voire des jeunes garçons, trimèrent comme des bêtes de somme. Des scieries furent érigées. Les travailleurs étaient logés dans de misérables baraquements où ils dormaient sur des sacs souillés par la vermine. Les malheureux souffraient de la faim. Beaucoup devinrent malades. De temps à autre, il en tombait; on les transportait dans un lazaret et de là, la plupart du temps, au cimetière. Nous rentrons à nouveau ici dans l'histoire effroyable de la déportation. La forêt de Mormal constitue ainsi un témoignage du martyre du nord de la France.

Mais vinrent les libérateurs!

Chissignies, Ruesnes et Monchaux tombèrent le 24. Depuis la vielle, Horne, Byng et Rawlinson avaient pris 9000 prisonniers et 150 canons.

On approchait de Guise. Les Allemands offraient encore de la résistance. Ils se cramponnaient solidement à la «Hermanstellung». Valenciennes attendait sa libération.

Le 28, les Anglais arrivèrent à la gare de Guise. A Famars et à Artrès, l'ennemi fit encore de violentes contre-attaques qui furent repoussées. Toutefois, les Allemands n'espéraient pas pouvoir tenir plus longtemps.

Les habitants de Valenciennes avaient aperçu depuis longtemps déjà, dans les mesures de l'occupant, les signes précurseurs d'une libération imminente. Mais l'ennemi vaincu, essayait de sauver le plus de matériel possible, en retardant la marche en avant des Anglais.

Les Alliés prirent les dispositions nécessaires pour se rendre maîtres de Valenciennes.

Horne et Byng avancèrent dans la direction du chemin de fer Valenciennes-Bavai. Ils franchirent la Rhonelles, après de courts mais violents combats. Es prirent Maresches et Aulnoy et atteignirent la frontière belge.

La lutte se poursuivit dans la nuit. On voulait tirer parti du découragement et du désordre de l'adversaire. Un coup devait suivre un autre coup. Ne pas fournir à l'ennemi l'occasion de souffler, mais essayer de provoquer la panique! Par conséquent, point d'hésitations, point de faiblesses dans la lutte. La délivrance de Valenciennes nourrira de nouveaux espoirs et incitera l'armée à persévérer.

Le matin du 2 novembre, le 17e corps de Fergusson et le 22e de Godley étaient maîtres des hauteurs au S.-O. de Valenciennes.

Le général Currie devait attaquer la ville même, mais celle-ci était déjà libérée par la marche en avant.

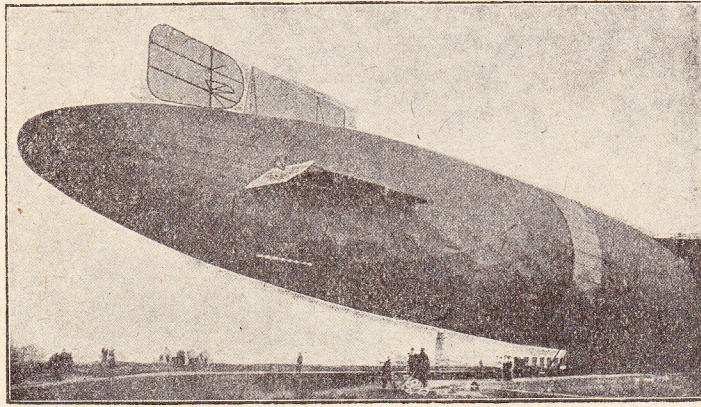
Des troupes laissées en arrière offrirent peu de résistance et se rendirent de bonne grâce. Currie fit 4000 prisonniers en pénétrant dans Valenciennes.

Jour des Trépassés! On se remémora les nombreux morts, mais plus avec la sombre tristesse des jours terribles. On avait enfin acquis la certitude que la guerre touchait à sa fin. La paix commençait à poindre à l'horizon. L'humanité gémissante entrevoyait la délivrance. Et la prise de Valenciennes en était un nouveau signe précurseur. La plupart des habitants étaient déportés et séjournaient en Belgique ou en Hollande. Ce fut émouvant d'entendre un vieillard s'exclamer : « L'année passée, j'aspirais à la mort. Pourquoi continuais-je à vivre? Rien alors que privations, faim, froid, chagrins, colère impuissante. Aujourd'hui, je ressens de nouveau toute la joie de vivre. Je me sens tout rajeuni. »

Quel courage animait les déportés. Ils apprirent comment on délivrait leurs cités et surent que la séparation ne durerait plus longtemps.

Certes, beaucoup d'entre eux retourneraient vers des ruines ou même vers une plaine dénudée, mais c'était leur propre sol et l'occupant n'y régnerait plus.

Beaucoup n'eurent même plus la patience d'at-



Aérostat allemand, système Schütte-Lanz.

tendre et essayèrent d'atteindre à travers les lignes leurs habitations. Ils entravèrent ainsi encore davantage la circulation : aussi des dispositions prohibitives intervinrent-elles contre de pareils retours intempestifs.

Du reste, on ne pouvait retourner. Où trouver un toit, de la nourriture, de l'eau potable? Malgré tout, le cœur y incitait les gens.

En même temps que Valenciennes, Currie prit Marly et Saint-Saulve. Les Britanniques n'agirent point comme les Allemands en 1914 qui s'attardaient dans les villes conquises pour festoyer et piller et y perdirent du temps. La marche en avant fut reprise rapidement, conformément au plan du maréchal Foch.

Il fallait mettre à profit chaque victoire. ..

L'ennemi abandonna du reste ses positions et nos Alliés purent occuper sans lutte Villers-Pol, Jenlain, Curgies et Onnaing.

Qui put s'empêcher de se rappeler les journées tragiques d'août et de septembre 1914, durant lesquelles on dut combattre si désespérément en cette contrée pour couvrir la retraite, la fuite vers Paris, pourchassé par l'ennemi supérieur en nombre et plein d'audace?

Journées où les routes fourmillaient de milliers de fuyards, du Borinage, du pays de Charleroi, du Nord de la France, où tant de soldats succombèrent, faute de soins quand, blessés, ils gisaient sur le sol.

Mais là-bas dans le Nord et le Borinage, les habitants recueillirent bon nombre de blessés, les cachèrent en risquant leur propre vie, et les encouragèrent en leur parlant des temps meilleurs qui n'allaient pas manquer de venir. Et quand, plus tard, ils aidèrent leurs protégés à traverser la Belgique vers la Hollande, ils ne se doutaient pas que la séparation devait durer si longtemps. Quatre longues années d'oppression, de misère, de terreurs, de privations, de déportations et de captivité, mais quand même, les temps meilleurs venaient. Et cette longue période d'attente était devenue un facteur puissant de la victoire.

Les Allemands tenaient maintenant le front Valenciennes, Le Quesnoy, Landrecies, Guise.

Nous avons, en temps opportun, signalé les combats violents dont Landrecies et Guise avaient été le théâtre en 1914. A cette époque, les journaux allemands se moquèrent de la misérable petite armée de mercenaires des Anglais et prophétisèrent sa mise en pièces prochaine. Cette armée minuscule était aujourd'hui une armée puissante, qui venait revoir les tombes de la première, de ceux-là qui étaient tombés dans une lutte inégale, quand l'Angleterre ne pouvait en vérité, envoyer que peu de troupes.

Encore quelques jours et le militarisme allemand tout entier allait s'écrouler.

Bien qu'on n'eût, somme toute, livré, jusqu'à présent, que des combats isolés, la lutte acquit cependant, par la diversité des localités et la rapidité avec laquelle ces combats furent livrés, le caractère d'une bataille générale sur tout le front. Les Allemands s'embrouillèrent. Ils ne pouvaient plus, comme naguère, envoyer leurs réserves dans un secteur où une offensive se déclenchait.

Non seulement, leurs réserves s'étaient littéralement fondues, mais les offensives se produisaient toujours sur d'autres points et l'on tâtonnait complètement dans l'incertain.

Cette fois, une pression générale allait s'exercer. L'ennemi avait été rejeté de ses positions et complètement démoralisé par la perte du matériel. De nombreuses divisions ne comptaient plus que 1.000 fusils au lieu de 6.750.

Tous les neuf jours, les mêmes troupes décimées étaient envoyées au feu. Des 18.000 bouches à feu, 6.000 étaient tombées aux mains des Alliés.

Les Allemands manquaient de munitions. On en avait, certes, assez fabriqué, mais depuis juillet, on avait dû abandonner des dépôts entiers.

Le 25 octobre, Ludendorff démissionnait.

Dès le 14 août, Ludendorff avait avoué au Kaiser que la guerre était perdue. Il gardait cependant un seul espoir : la levée en masse. Hindenburg appuya ce plan pendant que le Kaiser ne pouvait rester indifférent à la situation de son empire et à l'état d'esprit de la nation. On fut bien obligé de le mettre au courant. Le mécontentement se manifesta d'une façon inquiétante.

Des séditions durent être réprimées. Il n'y avait même plus à compter sur la flotte, bien qu'on y eut déjà exécuté, un peu auparavant, plusieurs excitateurs.

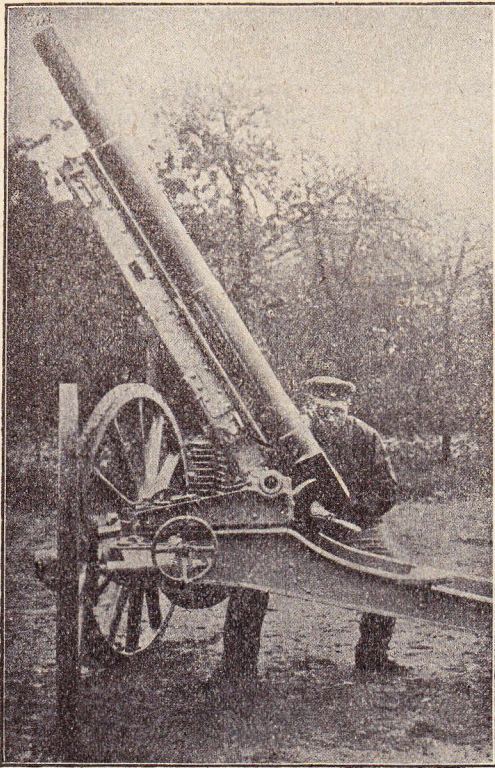
Dans les tranchées, on aspirait ardemment à la fin et on y parlait ouvertement de paix. Beaucoup y nourrissaient un vif désir d'agir à l'instar de ce qui s'était passé en Russie.

Le 19 octobre, le Kaiser avait refusé de satisfaire au désir de procéder à la levée en masse.

Pour Ludendorff, cela signifiait la disgrâce; nous avons déjà parlé longuement de sa démission.

C'est alors que Ludendorff aurait dit à Hindenburg : « Dans quinze jours, nous n'aurons plus d'empereur. »

Le général Groener prit son commandement, tâche ingrate maintenant que tout était perdu. Hindenburg fit encore un appel au vue de relever le moral. Vers cette époque, il nous fut donné de parler à des soldats allemands dans leurs positions. Ils s'y trouvèrent face à face avec des Belges. La plupart était des jeunes gens. Ils devaient défendre la retraite sur la Lys.



Canon anti-aérostat.

— Jamais nous n'avons couru aussi vite que le jour où nous avons quitté la côte, reconnut l'un d'eux sans la moindre hésitation.

— Et que faisons-nous ici ? demande un autre. Qu'est-ce que la lutte peut nous valoir encore ? La Hollande est proche !

— Pourquoi aller en Hollande, ce qui peut encore avoir des conséquences désagréables, assura un troisième. L'armistice n'est plus qu'une question de jours.

— Ce que nous considérons jadis comme impossible se réalise à présent, et nous ne doutons plus de rien, reprit le premier. Ludendorff est parti, lui, qui, il y a peu de temps encore, promettait la victoire. Attendez ! d'autres suivront.

— Le Kaiser : demandâmes-nous ?

Personne n'osait encore l'avouer ouvertement, mais leurs gestes et leurs sourires parlaient clairement.

Tel était l'état d'esprit des soldats auxquels Hindenburg adressa encore un appel, l'état d'esprit au front même. Pendant la conversation, nous entendimes le crépitement des mitrailleuses et le tonnerre de l'artillerie.

L'insurrection grondait déjà ferme ; à Anvers et à Bruxelles, des pourparlers eurent lieu qui devaient avoir des conséquences profondes et décisives.

En vérité, on déserta peu en Flandre, nonobstant la proximité de la frontière hollandaise, on avait trop l'impression que la fin approchait.

Et cependant, la pauvre Flandre allait encore vivre des jours terribles.

* * *

Suivons d'abord les événements qui se déroulèrent en France.

Du 19 au 26 octobre, eurent lieu les combats de la Serre. Mangin y entama la «digne Hindenburg».

Les Allemands opposèrent une résistance très vive, mais durent bientôt céder, de façon que les Français purent s'emparer de Verneuil, Fay-le-Sec et Missy. Le général Guillaumat atteignit la route de Sissonne-la-Selve et prit Bethancourt. Il s'empara d'une partie de la «position Hunding», au nord de Saint-Germainmont.

Le 22, le général Mangin conquiert Chalandry et Granlup. Il avança vers la Serre, près de Froidmont-Cohartille, mais la rivière fut défendue opiniâtement.

Le 24, il obtint des succès satisfaisants qui lui permirent de franchir la Serre entre Crécy et Morfiers, et la Souche entre Vesles et Pierrepont. Dans la nuit, les Français atteignirent et prirent Morfiers.

En 1917, les Allemands avaient aménagé des positions redoutables près Bassogne-Recouvrance et le moulin d'Herpy.

De nombreux déportés ligent ces noms en frissonnant. Là fut appliqué, une fois de plus le hâssable système de l'esclavage moderne ; un grand nombre de civils y perdirent la santé et d'autres la vie. On les avait conduits impitoyablement au travail où ils furent surveillés par des gaillards sans cœur, intentionnellement choisis à cette fin. Pour ce qui regarde le couchage et l'alimentation, nous renvoyons à ce que nous avons écrit à propos de la forêt de Mormal.

Les positions s'étendaient sur une longueur de 7 km. et une profondeur de 3 km. Elles étaient abondamment pourvues de mitrailleuses meurtrières, et protégées par une artillerie largement approvisionnée de gaz infernaux.

Le général Guillaumat avait pour tâche de prendre cette position. Des chars d'assauts l'appuyèrent puissamment.

Un formidable élan emporta les Français vers les positions. Rien ne put les retenir, alors que tant tombèrent, victimes de leur bravoure, sous une avalanche épouvantable de grenades et de balles.

Mais nos alliés répondirent à ce feu d'enfer par un bombardement non moins intense, à tel point que les défenseurs des positions dans lesquelles les Allemands avaient mis tant de confiance, en furent littéralement abrutis et devinrent presque fous.

Aussi n'offrirent-ils pas une longue résistance et ils se rendirent bientôt très docilement.

La redoutable position fortifiée ne tarda pas à succomber et les vainqueurs y firent 2500 prisonniers, y prirent plusieurs centaines de mitrailleuses et 9 canons.

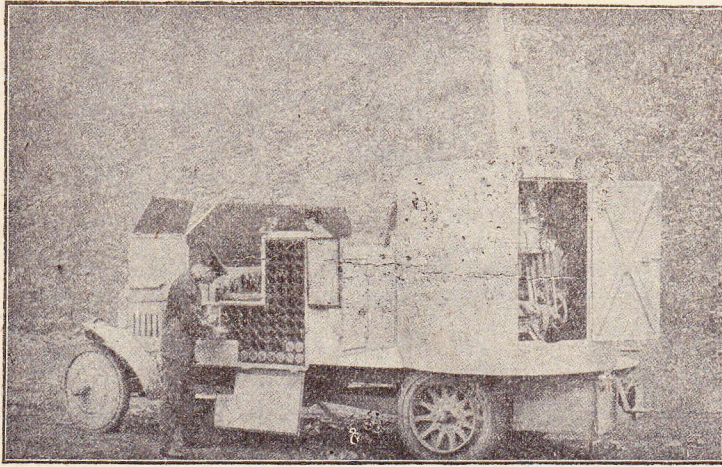
Les prisonniers ne dissimulaient pas le découragement qui régnait dans leurs rangs. Ils déclaraient être contents d'être hors de la mêlée. Du reste, la lutte était devenue désespérée.

Grâce à ces progrès, on pouvait maintenant attaquer par derrière les positions de Porcien, Debeney et coopéra activement en s'emparant, à l'aide de tanks, de Plaine-Selve, Parpeville, Chevresis-les-Dames, Mont d'Origny, Origny-Sainte-Benoite, Courjumelles, Chevresis-Monceau et en traversant le Féron.

On se trouvait ici sur un terrain qui avait souvent inspiré des craintes à l'Entente à cause de la pointe avancée qui menaçait Paris dans cette direction.

Quand ils durent quitter cette position, les chefs militaires allemands ont sans doute éprouvé un sentiment douloureux. Sous la pression exercée par Foch, l'ennemi dut céder, le 27, sur un front de 25 kilomètres.

Debeney le suivit et délivra toute une série de villages aux alentours de Guise. Guillaumat en profita pour attaquer entre St-Quentin-le-Petit et Herpy. Les aviateurs y collaborèrent en semant la panique dans les troupes en retraite. Britanniques et Français tenaient constamment l'air et jetaient sans



Canon Krupp anti-avions de 7,1 cm.

relâche, des bombes et des torpilles, ils mitraillèrent même les colonnes.

Le 16 octobre, Gouraud avait pris Acy, près Reethel. Près de Vouziers, et sur les deux rives de la Meuse, des contre-attaques échouèrent.

Des Tchéco-slovaques combattirent ici. Les Américains du général Liggett firent 20.000 prisonniers, prirent 130 canons, descendirent 230 avions, et atteignirent la ligne Grandpré-Bois-des-Loges, Champigneulle, Landres, Saint-Georges, Briailles.

Les Allemands firent entendre des cris de détresse. Cela ressortit d'un ordre du jour de l'armée du général von der Marwitz, ainsi conçue :

« L'ennemi est au contact de la Freia Stellung, notre cinquième position de défense ; s'il l'emportait et gagnait vers le nord, il menacerait l'artère vitale de notre front, la ligne de rocade Mézières-Montmédy-Metz. »

Le 1er novembre, Foch fit attaquer sur toute la ligne.

Gouraud avança entre Attigny et Olizy sur un front de 25 km. et prit Billy-aux-Oies, franchit alors l'Aisne et conquiert, par un combat violent, Semuy, Vongé, et les bois environnants ; il réussit à prendre pied dans la plaine des Alleux et parvint même à dépasser Falaise.

Liggett attaqua avec ses Américains 9 divisions allemandes entre Grandpré et la Meuse ; celles qui occupaient la fameuse position Freia.

Dans la région tragique de l'Argonne, cela tira à sa fin. Liggett voulait traverser coûte que coûte. Des tanks précédaient ; l'infanterie suivait à la baïonnette. Les Allemands reculèrent et abandonnèrent toute une série de villages, de façon que Liggett put atteindre la ligne Imécourt, Chennery, Bayonville, Andevanne et Cléry-le-Grand ; 3600 hommes se rendirent. La panique s'empara de l'adversaire ; von der Marwitz fuit.

Des divisions autrichiennes quittèrent le front von der Marwitz put constater qu'un esprit séditieux gagnait ses troupes. Beaucoup de soldats criaient qu'ils voulaient imiter les Autrichiens.

Le général évacua son artillerie et son matériel.

La forêt de l'Argonne fut abandonnée. Gouraud poursuivit l'ennemi et arriva jusqu'au canal des Ardennes entre Semuy et Neuville-et-Day ; il atteignit ensuite la ligne Alleux, Quatre-Champs, la Croix-au-bois, Longwé.

De nombreuses arrière-gardes allemandes offrirent cependant encore une résistance terrible. En vain.

En effet, Gouraud et Liggett avançaient de telle façon que l'adversaire arriva dans un angle droit dont les côtés s'allongeaient de plus en plus.

Liggett conquiert Briquenay, Thénorgues, Buzancy ; sur la Meuse il atteignit Villers et Cléry-le-Petit. Il eut un butin de 63 canons.

La situation des Allemands devenait de plus en plus désordonnée. Le ravitaillement n'arrivait plus. Des bataillons entiers avec leurs batteries furent faits prisonniers. C'était le commencement de la débâcle.

Malgré tout, les Allemands envoyèrent de nouvelles divisions. Mais Liggett brisa leur résistance et s'arrêta sur la ligne Châtillon-sur-Bar, Saint-Pierremont, Sommanthe, Halles.

A présent, toute l'Argonne était nettoyée.

Nous verrons bientôt ce qui se passa à l'aile gauche, c'est-à-dire en Flandre.

Il nous reste à dire quelque chose de la bataille d'Entre Sambre-et-Oise.

Le Kronprinz, qui ne se doutait peut-être pas encore de l'abîme qui se creusait autour de lui, danger dont une fuite rapide pouvait seule le sauver, lança un ordre à l'armée pour insister en faveur d'une défense énergique de la Sambre : « La défense de la position du canal de la Sambre est d'une extrême importance stratégique pour le front du groupe d'armées. Je compte expressément que l'on tiendra cette nouvelle position coûte que coûte. »

Il donna ordre de garnir de mitrailleuses le canal de la Sambre et de le défendre avec cette arme.

Les troupes de Horne, Byng, Rawlinson et Debeney, donc anglaises et françaises, avancèrent vers la Sambre.

Français et Britanniques coopèrent de nouveau dans la même région qu'en 1914.

Mais que les événements avaient changé !

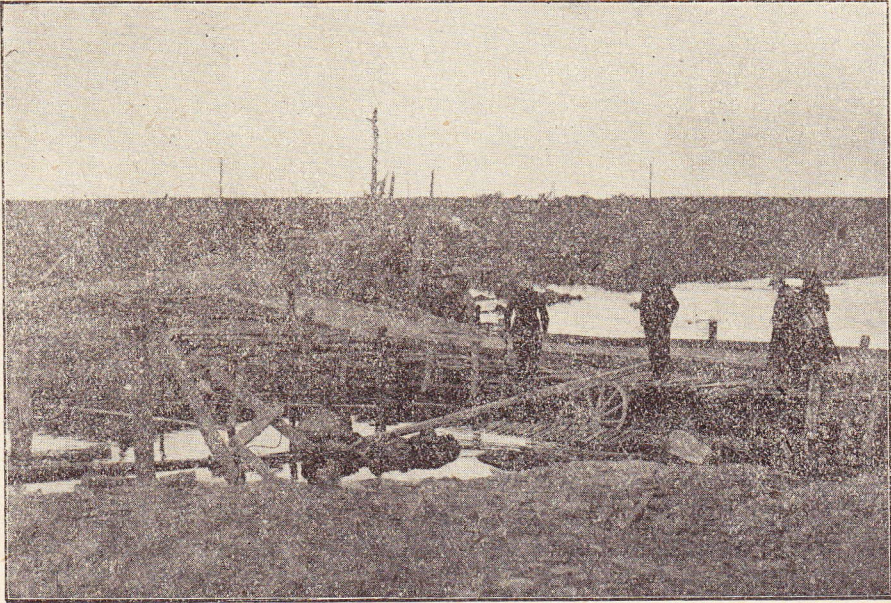
Les avant-postes du général Debeney se trouvaient au canal, entre Oisy, Elreux et Vadencourt. Il disposait de troupes d'élites, appartenant au 15e corps du général de Fonclare, au 36e corps de Nollet. Il y avait la 66e division Brissaud-Desmaillet, la 46e Gratier, la 123e Saint-Just, la 152e Bonnin, la 64e Colin.

Ces troupes commencèrent l'attaque, le 4 novembre au matin. Les chasseurs allèrent d'abord au feu, un feu épouvantable d'artillerie et de mitrailleuses. Beaucoup perdirent la vie dans la Sambre, en tentant la traversée.

Mais les chasseurs firent bon. Le génie plaça des passerelles sous un bombardement effroyable. La place de ceux qui tombaient était immédiatement prise par d'autres.

Les projectiles pleuvaient ; les ponts furent endommagés, mais réparés de suite par des soldats du génie arrivant à la rescousse.

Le caporal Foilleret passa le premier, surprenant,



Une passerelle de fortune dans les environs de Zarren.

par sa témérité, le poste allemand sur la rive est. Les hommes se rendirent. Le pont ainsi dégagé, le 15^e bataillon le franchit rapidement. Ceci se passa entre Boué et Etreux.

Les 24^e et 5^e bataillons suivaient. Sans prendre le temps de souffler, ils avancèrent à travers champs, et, au soir, se trouvèrent maîtres de Bergues, où ils rencontrèrent le 68^e bataillon, qui avait également réussi à traverser le canal.

Le 17^e bataillon eut beaucoup à souffrir, mais tint bon quand même. Il perdit son chef, le commandant Marchand. Il avança cependant, fit 400 prisonniers et prit 10 canons et 51 mitrailleuses.

Tous les bataillons rivalisèrent d'audace et de témérité. Le 53^e, du commandant Vermeersch, se rendit maître d'une partie importante de la ligne de la Sambre.

Le 125^e força le canal près Hannapes. Boué, La Caurette, La Neuville, Iron furent atteints. Lesquelles se trouva bientôt dépassé par les avant-gardes.

La 1^{re} armée compta, au soir, 4000 prisonniers et un butin de 600 canons.

Les Anglais, de leur côté, se démenèrent aussi furieusement.

La 4^e armée Rawlinson, la 3^e de Byng, la 1^{re} de Horne combattirent au Nord des troupes de Debeney. Elles avaient devant elles 25 divisions ennemies.

Rawlinson lança ses 1^{re} et 32^e divisions sur les passerelles du canal de la Sambre à l'Oise, tout en gardant un contact étroit avec les chasseurs français.

La 1^{re} division mit l'adversaire en fuite et conquit les passages du canal entre Catillon et Oisy.

Le 1^{er} Cameron Highlanders, appuyé par le génie, franchit le canal en six minutes et s'empara de Fesmy, Hautrèpe et La Croise, où 1500 Allemands mirent bas les armes.

Plus au Nord, la 32^e division avança d'une fougue égale et conquit Ors et Sambretton.

Le 13^e corps Morland combattit près de Mormal. Après un dur combat, Soyères, Preux-aux-Bois, Hecq, Futoy et Louvignies tombèrent. La 25^e division conquiert Landrecies ; les 18^e et 50^e divisions pénétrèrent loin avant dans la forêt ; la 38^e atteignit Grandes-Pâtures, le 17^e Locquignol.

Les Allemands firent une contre-attaque près Quesnoy, mais la division néo-zélandaise la re-

poussa, la cerna et prit le village en faisant 1000 prisonniers. Encore toute une série de localités tombèrent aux mains des alliés : Aunelle, Preux-au-Sart, Wargnies, Jeulain, Sebourg, Estreux, etc. Haig compta plus de 10.000 prisonniers et plus de 200 canons.

Les Allemands fuirent, mais furent assaillis sans cesse sur les routes par les bombes des aviateurs, ce qui créa le plus grand désordre. Canons et convois furent précipités dans les fossés. Des chevaux prirent les mors-aux-dents et furent achevés. On se jeta avidement sur leur chair, le ravitaillement n'arrivant plus.

Le Kronprinz dut reconnaître que son front était rompu. Il s'en alla.

Les Alliés furent informés de ce mouvement et le 5 novembre, à 5 h. 50, ils pénétraient dans Guise, où ils trouvèrent un riche butin.

L'ennemi n'avait plus de temps à perdre et ne put même plus détruire les ponts de l'Oise ; les poursuivants étaient sur ses talons.

Ce 5 novembre, la 1^{re} armée occupa Barzy, Esquéhéries, Lavaqueresse, Crupilly, Malzy, Romery, Barzy, Grand-Fait, Berlaimont, Roisin et Fresnes.

La bataille de Sambre et Oise se termina par une retraite générale des Allemands.

Et quelle retraite ! De toute part, les civils ne virent plus qu'une armée démoralisée, des soldats épuisés de fatigue, dont beaucoup vêtus de haillons, et tout cela au milieu d'un fouillis inextricable de convois.

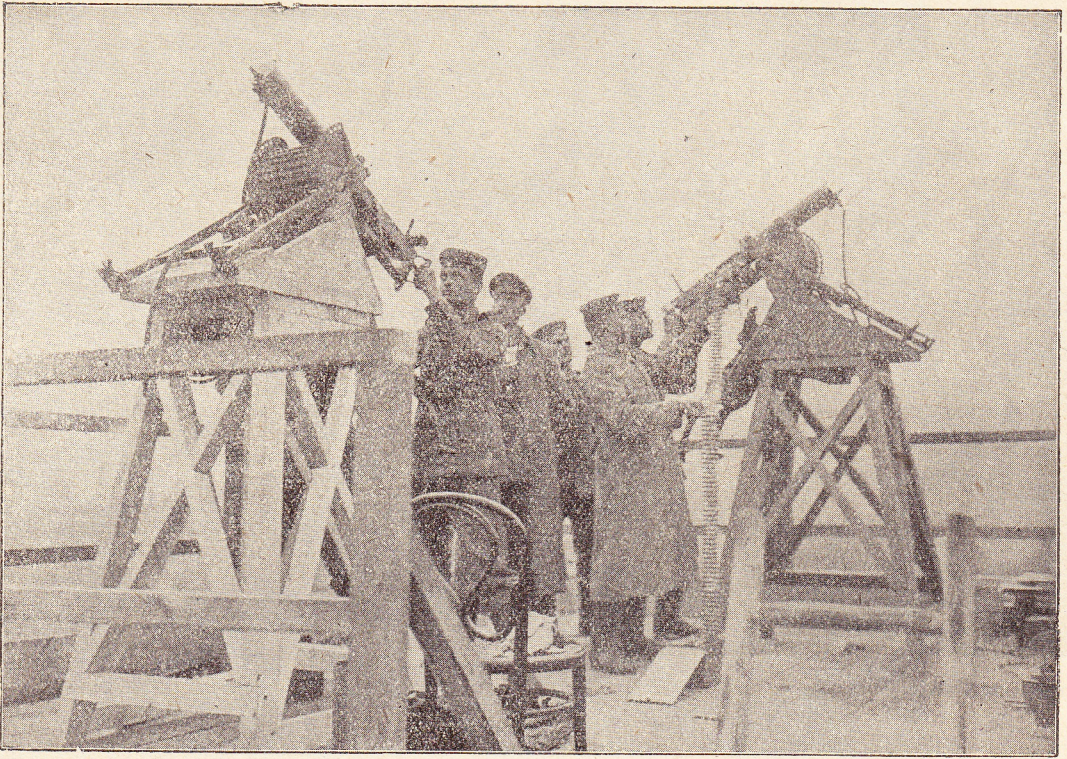
C'était la revanche de la retraite franco-anglaise de 1914 !

Cette retraite ne se fit pas seulement dans quelques secteurs, mais sur tout le front ! Le Grand Quartier général français fit connaître le fait dans un bulletin de victoire.

Il est curieux de lire comment les Allemands firent connaître cette défaite.

Ils eurent, avant la retraite, de jolis mots. Voici, à titre d'exemple, un de leurs communiqués :

« Sur le champ de bataille, entre l'Escaut et l'Oise, nous nous sommes éloignés de l'adversaire. L'ennemi qui, après le violent bombardement d'hier, voulut reprendre ses attaques, trouva donc des positions abandonnées. Lors de sa marche en avant, il fut engagé, par nos arrière-gardes, dans de nombreux combats partiels, dans la forêt



Mitrailleuses allemandes contre les avions, installées sur la toiture d'une maison.

de Mormal et au Sud-Est de Landrecies, dont aucun ne prit une grande extension.

» Au soir, l'ennemi se trouvait à l'ouest de Bavai, à la lisière est de la forêt de Mormal, à l'Est de Landrecies et à l'Est de Guise.

» Nous avons également effectué des mouvements d'une grande ampleur entre l'Oise et la Meuse. L'adversaire nous a suivi dans le courant de la journée et a atteint, à l'ouest de l'Aisne, la ligne générale Marle-Dizy-le-Gros-Eclay.

À l'Est de l'Aisne, nous nous sommes trouvés en contact de combat avec lui, au Nord de Le Chesne et à l'Ouest de Beaumont.

De violentes attaques de l'ennemi furent repoussées près de Beaumont et Le Panne. Au Sud de Dun, les Américains, protégés par un puissant feu d'artillerie, franchirent la Meuse et pénétrèrent entre Milly et Lilosnes, dans les bois garnissant les hauteurs de la rive est de la Meuse. Le 7^e régiment des chasseurs saxons rejeta l'ennemi qui voulait avancer au centre de la ligne de combat, dans la direction de Fontaines, et conquit le bois d'Ennoy. Les combats prirent fin sur la crête orientale des Hauts de Meuse. »

Mais on crut devoir dorer encore plus la pilule. Un communiqué Wolff était ainsi conçu :

« La direction de l'armée allemande saura sans doute tenir tête à la situation créée par la défection de la Turquie et de l'Autriche-Hongrie. Jusqu'à présent, elle a pu, pour ainsi dire, s'offrir le luxe d'esquiver le formidable assaut concentrique de l'ennemi, vers l'Est, entre la Mer du Nord et la Meuse. Si elle se décide maintenant — comme c'est probable — à réduire la longue ligne d'arc de front, à une ligne plus courte, formée par la corde de cet arc, elle libérera, d'un coup, des forces de combat considérables, qui augmenteront sa liberté d'action d'une manière appréciable.

Les jours qui viennent, nous apprendront si le déplacement en arrière de la ligne de front, annoncé par les communiqués de guerre, tiendra compte de pareilles mesures ou si d'autres motifs y au-

ront conduit. Après la mise en échec de la grande tentative de ces derniers jours de briser le front, il ne semble pas, en tout cas, que ce transfert ait eu lieu sous la pression exercée par l'ennemi. »

Le plus incroyable devait bientôt perdre toute illusion et reconnaître la réalité de la pression de Foch.

Les Allemands perdirent villages après villages. Les populations pavoisèrent et saluèrent les libérateurs de cris d'allégresse. Les poursuivants se hâtèrent de poursuivre.

Le 6 novembre, le général Liggett atteignit, à 4 h. de l'après-midi, ses avant-gardes arrivèrent dans le quartier de la ville sis à l'Ouest de la Meuse. La principale ligne de communication de l'ennemi, Mons, Metz, était coupée.

Sedan pris ! Cette nouvelle provoqua naturellement à Paris une explosion d'enthousiasme. Sedan pris ! C'était non seulement la « revanche » de 1870, mais un symbole de l'imminente capitulation.

Sedan fut autrefois l'endroit d'une terrible défaite française, et ce nom avait en France, un écho pénible, tandis qu'il signifiait un cri de victoire pour l'Allemagne.

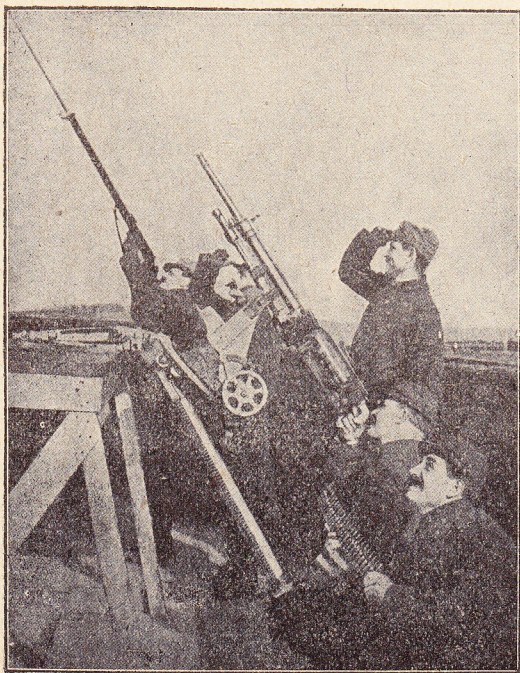
Et voici maintenant qu'on annonçait la délivrance de Sedan et la fuite de l'ennemi.

Le communiqué de Paris en parla en ces termes :

« Hier après-midi, à 4 heures, les troupes avancées de l'armée américaine s'emparèrent de la partie de Sedan située sur la rive gauche de la Meuse. Le pont de la Meuse, conduisant aux restes de la ville, qui est remplie d'ennemis en retraite, est détruit ; la vallée est sous eau et les ponts de chemins de fer sont également détruits.

» La principale ligne de communication latérale de l'ennemi entre les forts de Metz et ses troupes dans le Nord de la France et en Belgique, ne lui est plus accessible par suite de ce succès de l'armée américaine.

» Toute la contrée de l'Ouest de la Meuse qui se trouve dans le secteur de combat de l'armée améri-



Mitrailleuse installée pour le tir contre les avions.

caïne, est à présent nettoyée de tout ennemi, grâce à l'intrépide et surprenante marche en avant de nos troupes.

» Depuis le 1er novembre, nous sommes en progrès de 40 km., nous avons brisé la résistance de l'ennemi, libéré 700 km. carrés de territoire français, délivré des milliers de civils par qui nos soldats furent joyeusement acclamés. Nos soldats libérateurs firent près de 6000 prisonniers parmi lesquels un nombre peu ordinaire d'officiers et s'emparèrent d'une grande quantité d'armes, de munitions et de provisions. »

Ici encore, les Allemands partirent en donnant, comme à l'ordinaire, libre cours à leur vandalisme.

Le correspondant spécial du « Times » près l'armée américaine, relate comment les Américains arrivèrent à proximité de la frontière luxembourgeoise et raconte qu'il trouva au grand château de Buzancy, une caisse remplie d'objets précieux recueillis dans les villages environnants, qui était prête à être expédiée en Allemagne. Le château avait été vidé. Seul, un tas disparate d'objets sans valeur avait été abandonné. Dans l'une des pièces, d'énormes taches d'encre souillaient les murs. Le quartier général de von Marwitz, commandant de l'armée des Ardennes, avait été fixé en face du château. Cette habitation n'offrait plus également qu'un spectacle de dévastation. Tous les meubles avaient disparu, les glaces avaient été brisées. Au château Landreville, les Huns s'étaient rendus coupables d'excès indescriptibles dans la bibliothèque et avaient répandu les livres sur le sol couvert de saletés.

Tout Sedan fut rapidement occupé. A ce sujet, il fut relaté, entre autres, ce qui suit :

« Les journaux attribuent à l'entrée des Américains dans Sedan une importance capitale, en ce sens, que le front de l'ennemi se trouve rompu de ce chef et que ses armées sont scindées en deux tronçons. Les Alliés ont réussi là où les Allemands ont échoué. »

Le « Daily Telegraph » dit :

« Ce ne sera pas seulement pour la France que Sedan sera l'un des noms les plus terribles de l'histoire. Si le second Empire y sombra naguère, aujourd'hui s'y prépare la chute d'un empire plus

grand, plus fort et plus dangereux que celui de Napoléon. En 1870, Sedan fut, pour la France, le signe d'une tentative héroïque de ralliement; en 1918, Sedan assiste à la destruction du militarisme allemand et voit se dérouler le dernier acte d'une défaite sans pareille dans l'histoire et l'Allemagne sombrer dans le chaos politique.

Les experts militaires déclarent que l'entrée des Américains à Sedan signifie le commencement de la débâcle pour les armées allemandes.

Les Alliés exercent une pression continuelle sur les deux ailes et l'on peut s'attendre à ce que l'ennemi soit refoulé de telle façon que sa défaite dégèrera en capitulation, les routes étant trop peu nombreuses pour assurer une retraite avec succès, même si le moral était intact.

Abandonnant l'Oise, la Serre et l'Aisne, les Allemands se retirent en hâte vers Charleville et Mézières où convergent tous les chemins de fer. Ils ne pourront disposer là que d'une seule ligne de chemin de fer pour s'échapper, s'ils ne parviennent pas à s'y maintenir.

Les Américains, dont l'aile gauche est flanquée de l'armée de Gouraud, avancent rapidement vers ce point de bifurcation ferroviaire. Les troupes de Debeney à leur aile gauche suivent l'ennemi sur les talons, nonobstant la pluie qui transforme les chemins en bourbiers, et s'arrêtent à moins de 9 lieues de Mézières et à 3 lieues de Hirson, tandis que les Anglais approchent jusque près de Mons et de Maubeuge dont la prise, avec celle de Hirson, aurait pour résultat de barrer de nouveau une importante ligne de retraite et de rejeter l'ennemi vers les Ardennes.

Les Allemands, à l'Est de Sedan, peuvent encore s'échapper vers Metz, mais le dernier million d'hommes, se trouvant à l'Ouest de cette trouée, sera comprimé, et essaye d'échapper à cette catastrophe. »

Un journal fait remarquer à juste titre :

« Le fait le plus saillant de la journée est l'occupation de Sedan par les troupes franco-américaines, dont le nom brille aujourd'hui d'un vif éclat dans la splendeur de la victoire. Les 5e et 10e armées approchent maintenant de Mézières.

L'armée de Debeney est entrée à Hirson et à Avesnes, tandis que les Anglais sont près de Maubeuge.

Les chemins de la retraite vers Mons constituent un resserrement du cercle de fer et de feu autour des Ardennes par les défilés desquelles doivent refluer les colonnes allemandes, épuisées de fatigue et fortement éprouvées.

Une retraite en plein désordre est probable.

Le « Sedantag » (jour anniversaire de Sedan), que les Allemands fêtèrent avec une arrogante exaltation depuis 48 ans, est, depuis hier, devenu un jour de défaite. »

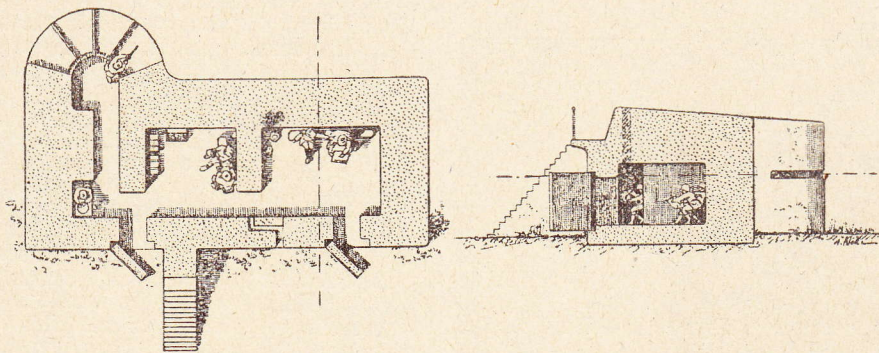
Les Américains surent montrer ici que leur participation à la guerre n'était pas qu'un « bluff », ainsi que l'Allemagne en avait fait des gorges chaudes.

Le nombre total de canons de tous calibres pris par la 1re armée américaine, depuis le 1er novembre, s'élevait à plus de 250. Un recensement partiel des munitions conquises avait fourni plus de 20.000 mitrailleuses, de 5000 fusils, 75 mortiers de tranchées, de nombreux fusils anti-tanks, plusieurs centaines de milliers de projectiles d'artillerie, environ 3 millions de projectiles plus petits et beaucoup d'autre matériel.

Les Allemands demandèrent alors une suspension immédiate provisoire des hostilités.

Ils avaient pour but de sauver les armées à l'Ouest de Sedan; celles qui se trouvaient à l'Est de la trouée pouvaient à la rigueur gagner Metz, mais les premières étaient à la veille d'une effroyable débâcle.

Max de Bade fit savoir que des négociateurs étaient partis vers les lignes françaises.



En Flandre. Vue de face et plan d'un des fameux abris allemands appelés « pill boxes ».

De Berlin on mandait officiellement :

« La Commission allemande d'armistice est partie hier après-midi du grand quartier général pour les lignes françaises.

» La commission se compose du secrétaire d'Etat Erzberger comme président, l'ambassadeur comte Oberndorff, le général-major von Winterfeldt et le capitaine de marine von Selow.

A 3 h. de l'après-midi, un deuxième groupe se rendit au quartier général de l'armée du Kronprinz, groupe composé du major Düsterberg, du major Brinckmann, du major Kriebel, du major von Botficher et du conseiller de légation Freiherr von Lersner. »

Un autre sans-fil mandait :

« Du Ministre plénipotentiaire allemand au commandant supérieur allemand :

« Le courrier, capitaine Paul Helldorf traversa les lignes, dans une automobile allemande, entre 6 et 8 h. (heure française). Il part de La Chapelle et suit la route de Haudroy, Roquigny, Fourmies, Trélon.

» Prière de le protéger sur son passage. »

Le radio est signé : von Winterfeldt.

Ensuite :

« La commission d'armistice, à laquelle, au dernier moment, le général von Gundell ne s'est pas joint, est arrivée hier, tard dans la soirée, à l'endroit désigné.

» On croit que les conditions de l'armistice seront connues aujourd'hui matin à la première heure.

» La randonnée que la commission doit faire pour revenir vers nos troupes étant longue, les conditions ne seront pas connues avant ce soir. Il est même vraisemblable au cas où des pourparlers seraient nécessaires, qu'il faudra encore patienter. »

Mais ce n'était pas encore l'armistice. Foch refusait une suspension momentanée des hostilités.

Il fallait à celles-ci laisser suivre leur cours.

Un expert militaire dépeignit très justement la situation :

« Chacun sait que la véritable situation militaire a pris pour les Allemands une tournure inattendue, extraordinairement défavorable, spécialement sur le front ouest dans les jours qui se sont écoulés depuis les conditions wilsonniennes jusqu'à l'évacuation volontaire. Cette situation militaire est d'un tel caractère que, si l'offensive de Foch garde encore, pendant quelque temps, la même vigueur, une catastrophe deviendra inévitable d'ici une semaine. D'autant plus que les progrès dans la direction de la vallée de la Sambre ont acquis, ces jours derniers, une signification décisive. Pour peu qu'ils continuent, la transposition méthodique du front, telle qu'elle a été conçue jusqu'à présent par le haut commandement militaire allemand deviendra impossible : elle dégénérera plus ou moins automatiquement en une reculade désordonnée, les troupes de plus en plus démoralisées devront se laisser autour des seuls nœuds ferroviaires que l'Allemagne possède encore en territoire occupé.

» Il s'en suivra une débâcle soudaine, plus ou moins franche et rapide, on fera des prisonniers en masse, et près de cela, Sedan ne sera plus qu'un jeu d'enfant. Le grand quartier général allemand sait tout ceci mieux que personne, il sait qu'il n'y a plus qu'un seul moyen de se sauver : gagner un peu de temps pour proposer une suspension des hostilités.

» Déjà, jour et nuit, on utilise les chemins de fer militaires à mettre en sûreté en Allemagne le matériel de l'armée et tout ce qui s'en suit, et l'on peut difficilement se faire une idée de ce qu'une armée de plusieurs millions d'hommes, a amassé ici, en territoire occupé, au cours des quatre années écoulées.

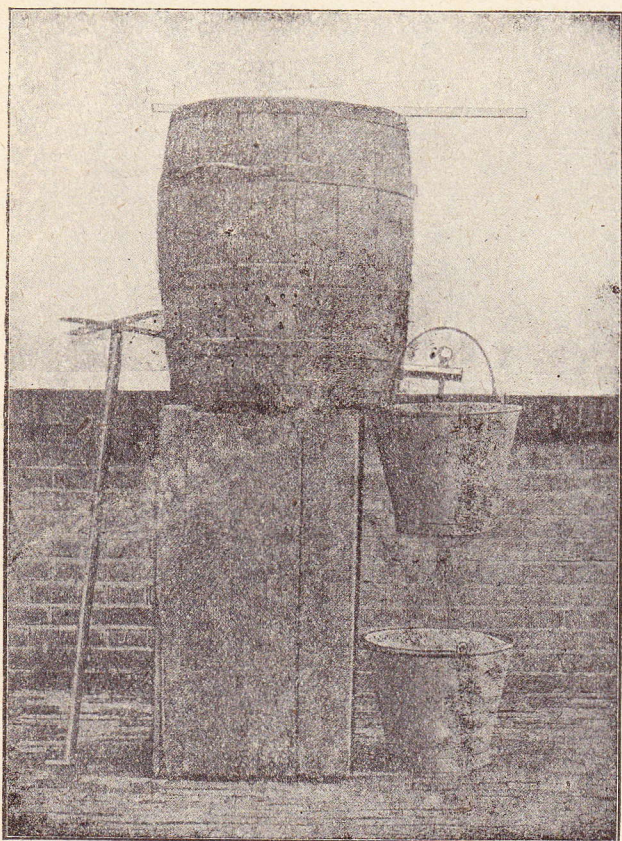
» Cela rendra singulièrement plus difficile le transport indispensable des munitions, réserves, provisions de bouche, vers les armées combattant en première ligne. Si les opérations à cette phase, étaient suspendues, on pourrait arrêter, du moins momentanément, ce transport qui coûta aux Allemands tant de peine, de munitions, réserves et provisions de bouche ; les lignes et le matériel de chemin de fer deviendraient ainsi libres pour l'évacuation. L'armée allemande pourrait respirer, ce qui est, pour elle, d'un prix inestimable si elle veut échapper à la poigne de fer de Foch ; son salut dépend de cet avantage militaire. Il ne faut pas le lui permettre si l'on veut arriver à un résultat.

» Pour ne s'en tenir qu'à un point, la situation actuelle ne signifie pas seulement la délivrance du territoire occupé actuellement par les Allemands, mais aussi l'impossibilité pour l'armée allemande de reprendre haleine ; ce n'est pas jusqu'à la frontière qu'elle se verra obligée de reculer, mais aussi loin que l'exigeront les intérêts stratégiques des puissances associées pour le cas où la guerre se poursuivrait en territoire allemand ; Foch sait parfaitement les points qu'il doit occuper en territoire allemand.

» Donc pas d'interruption. Mais des propositions pour un armistice. Nous parlerons de ceci ci-après. Pour l'instant, la guerre se continue. »

7 novembre. Haig détacha sa cavalerie et les avant-gardes de son infanterie avec des tanks. Ces forces atteignirent le canal de Condé à Mons et s'emparèrent de Bavay-la-Vieille, l'ancienne cité néerlandaise abandonnée à la France, en 1678. Louis XIV en avait laissé démolir les ouvrages de fortification. Déjà, aux temps des Romains, Bavay connut un certain éclat. En tant que ville frontière, elle fut régulièrement assiégée, livrée au pillage et au feu. Toutefois, Bavay conserve encore nombre d'antiquités. On y voit le « mur des Aldres », vestige de l'aqueduc des temps romains. On y montre les ruines d'un cirque, forteresse du moyen-âge, qui est encore appelée, pour cette raison, la citadelle.

Dans les environs, on découvre beaucoup de sépultures romaines, ainsi que toutes sortes d'intéressantes antiquités : armes, anneaux, médailles, statues, etc.



Filtration d'eau par procédé chimique

De Bavay, les Anglais gagnèrent, par Hautmont, la frontière belge. Plus au Sud, ils s'arrêtèrent devant Avesnes. Et les succès succédèrent aux succès. D'autres villages furent libérés.

Plus à l'Est, les soldats du général Pershing étaient maîtres de toutes les hauteurs de Sedan et de la vallée inondée de la Meuse.

En Lorraine et dans les Vosges, les armées de Castelnau attendaient de pied ferme les événements.

Des centaines de villages de toute la région si martyrisée du Nord furent délivrés.

On prenait peu de prisonniers mais beaucoup de matériel et de munitions. La pluie, ces jours-là, tombait à verse. Les chemins, qui avaient à supporter tant de transports, ressemblaient à des bourbiers. La boue giclait de toute part. Les Allemands en fuite, crottés des pieds à la tête, se dépêtraient laborieusement.

Néanmoins, en Ardennes et en Thiérache, les Allemands volaient toujours le bétail, comme ils avaient fait en Flandre.

Toujours, simplement, des réquisitions.

Le 8 novembre, les troupes britanniques se trouvaient dans le secteur occidental de Tournai. Ils franchirent l'Escaut au Sud d'Antoing et s'emparèrent de Condé, Thulin, Malplaquet et Dour.

Les Français atteignirent le fort d'Hirson et la rive sud du Thon, entre Origny-en-Thiérache et Liart, et en dépit d'une violente résistance, ils y établirent une tête de pont.

Tournai, Péruwelz et Antoing tombèrent. La division de réserve et le 62^e pénétrèrent dans Maubeuge.

Maubeuge. Encore un nom qui résonna naguère d'un bruit douloureux. En 1914, les forts étaient tombés rapidement et d'une façon si imprévue. Les Allemands exultaient de leur victoire. Toutes sortes de bruits circulèrent. Mais le général-commandant

Fournier avait fait son devoir et une commission militaire devait pleinement le reconnaître plus tard.

Maubeuge avait ensuite passé de tristes années d'occupation.

Aujourd'hui, elle était délivrée. La cavalerie française franchissait notre frontière.

Le monde entier devait de nouveau avoir son attention fixée sur notre pays.

Les chefs militaires allemands avaient eu premièrement l'intention de détruire nos mines, ainsi qu'ils avaient fait au Pas-de-Calais.

Quelle catastrophe cela aurait-il été pour notre pays déjà si épuisé. Les autorités prirent immédiatement des mesures. On parvint à envoyer des avertissements de chez nous en lieu compétent et à faire connaître ce plan infernal.

Le président des Etats-Unis protesta. Nous l'apprimés par le document reproduit ci-après.

Le secrétaire d'Etat des affaires étrangères publie ce qui suit :

7 novembre 1918.

A Monsieur I. M. Sulser, ambassadeur de Suisse, chargé des intérêts de l'Allemagne aux Etats-Unis.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous prier de bien vouloir attirer l'attention du gouvernement allemand sur ce qui suit :

Dans sa note du 20 octobre, le gouvernement allemand fit connaître que « les troupes allemandes avaient reçu l'ordre formel d'épargner la propriété privée et de prendre soin de la population, pour autant qu'il leur fut possible. »

Il vient aujourd'hui à la connaissance des Etats-Unis que les autorités allemandes en Belgique, ont fait savoir aux compagnies minières qu'hommes et bêtes devaient quitter les fosses ; que tout le matériel en possession des compagnies minières devait être livré aux Allemands et que les mines seraient aussitôt détruites. De tels procédés illicites, qui causeraient la destruction d'un élément vital pour la population civile belge ainsi que des souffrances et des pertes en vies humaines, ne pourraient pas manquer de donner l'impression au gouvernement et au peuple des Etats-Unis, d'être volontairement barbares et inhumains. Si, en violation de la déclaration du 20 octobre, ces actes se commettent, ils accrédièrent le sentiment que les protestations solennelles du gouvernement allemand ne sont pas faites de bonne foi. Dans ces circonstances le gouvernement des Etats-Unis, à qui la déclaration du 20 octobre fut adressée, proteste énergiquement contre les mesures que se proposent de prendre les autorités allemandes, des agissements de qui le gouvernement allemand est responsable.

Agréer, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

(s.) Robert Lansing.

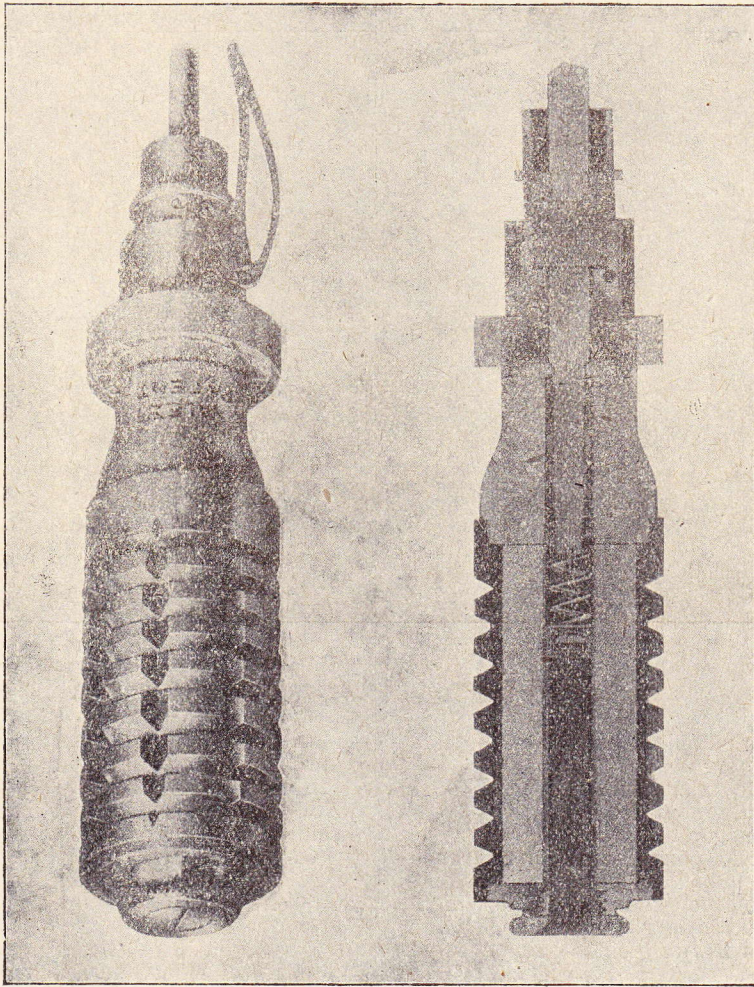
Y avait-il déjà eu contre-ordre de Berlin ?

En tout cas, on n'exécuta pas l'acte de vandalisme et nos mines furent épargnées. Enfin les libérateurs arrivèrent dans la région. Après la publication de la lettre en question, qui pouvait semer de nouvelles alarmes au sein de notre nation, arrivèrent des communiqués au contraire très rassurants, tel que :

« De violents combats eurent lieu, hier, dans le voisinage d'Eclaiibes et de Limont-Fontaine au sud de Beaumont. Nous avons pris ces villages et nous y avons fait de nombreux prisonniers. »

« Nous sommes en progrès au sud du canal de Mons à Condé. »

« Nous avons enlevé Avesnes, Malplaquet, Fayt-le-Frane, Dour, Thulin, Condé, La Plaigne, Belloy et nous occupons la partie sud de Tournai. »



Vue de face et coupe d'une grenade à main anglaise.

» Depuis le 1er novembre, nous avons fait 18.000 prisonniers et conquis plusieurs centaines de canons ».

La marche en avant se poursuivait. Foch voulait dissiper l'impression générale que la guerre était sur le point de finir. Il fallait attendre la réponse des Allemands aux conditions qu'on leur avait posées. Entretemps, la bataille ne se ralentirait pas.

Foch fit savoir dans un ordre du jour de l'armée le fait que l'ennemi décontenancé par de nombreuses attaques, céda sur tout le front. Et le maréchal ajoutait :

« Il importe d'entretenir et de précipiter nos actions. »

Il fit appel à l'énergie et à l'initiative des commandants en chef et de leurs armées pour rendre décisifs les succès acquis. Il y avait 184 divisions allemandes qui combattaient encore, mais complètement épuisées. L'ensemble de la réserve ne comptait plus que 17 divisions.

Foch, au contraire, sur les 205 divisions, en tenait 103 en réserve.

Cette comparaison est frappante.

Que de fois, du côté allié, a-t-on dû faire appel à la dernière réserve !

En outre, la révolte minait les divisions allemandes : nombre de soldats désertaient. Un général avoua plus tard à Erzberger :

« De mes 2 divisions, la première comptait encore 437 hommes et l'autre 341. » Mais regardons comment tournaient les choses derrière le front, au sein de l'empire même.

Quelle situation en Allemagne ! Dans les pays de l'Entente, on recevait de bonnes nouvelles des deux côtés : du front et de l'Allemagne. Des révoltes avaient lieu là-bas. Nous sommes concis sur ce point, mais il nous faut citer quelques traits pour donner une idée de l'état d'esprit. Cela est nécessaire pour comprendre comment les Allemands devaient bientôt accepter toutes les conditions.

On lisait au sujet de la Rhénanie :

« La Gazette de Cologne contient, sur les troubles de Cologne, une ample relation, à laquelle nous empruntons ce qui suit :

« Comme il fallait s'y attendre, après les récents événements, un mouvement s'est également déclenché à Cologne.

» Cette nuit, un cortège se rendit à la prison civile et militaire de la garnison, où l'on délivra les prisonniers sans effusion de sang. Hélas ! grâce à cela la liberté fut rendue à des éléments des plus indésirables pour la sûreté de la ville et le maintien du calme et de l'ordre. Cela n'atteignit cependant pas les dimensions de troubles violents. On enleva leurs sabres et leurs fusils aux officiers et à tous les soldats qui arrivaient ou partaient.

Le mouvement débuta hier près de la gare, et à ce moment y participèrent des troupes peu nombreuses, mais elles devinrent plus importantes dans le courant de la nuit ; des représentants des ouvriers organisés ont pris la direction du mouvement, afin de lui faire suivre autant que possible un chemin bien défini.

» Aujourd'hui matin, les leaders socialistes indépendants ont fusionné à Cologne avec ceux des



Les Allemands déportèrent, jusqu'à la fin de la guerre, les travailleurs belges. Cette photo représente une scène de recrutement des malheureuses victimes de la barbare allemande.

majoritaires ; ils ont nommé une commission de 12 membres, c'est-à-dire six de chaque parti.

» Ce midi fut tenue une grande réunion, à laquelle prirent part, de nombreux soldats et ouvriers, ainsi que beaucoup de civils.

» Le député Mehrfeld parla devant une grande salle. Vivement applaudi, il fit connaître à la foule le but du mouvement, notamment l'établissement sans effusion de sang, de la république socialiste ; il stipula entre autres les différentes exigences qui furent émises :

- 1° Paix immédiate.
- 2° Prestation de serment de l'armée à la constitution.
- 3° Libération de tous les prisonniers politiques.
- 4° Abolition de toutes les dynasties de l'Empire.
- 5° L'annulation de tous les emprunts de guerre, sans préjudice pour les petites gens.
- 6° Abolition du salut militaire.

Tous ces points furent salués de vifs applaudissements.

Le conseil des ouvriers et des soldats fit aussitôt connaître ses exigences au gouvernement et au bourgmestre principal. Le bourgmestre les a acceptées. On attend toujours la décision du gouverneur. Le rédacteur de « la Gazette du Rhin » et M. Solmann, membre du conseil communal, parlèrent au cours d'une autre réunion ; aux applaudissements des personnes présentes, ils déclarèrent qu'à l'avènement de la grande république, il ne fallait pas qu'une goutte de sang fut versée. »

On mandait de Hambourg :

« Aujourd'hui midi eut lieu à l'Heiliger Geistfeld (champ du St. Esprit) une réunion à laquelle prirent part une centaine de soldats ainsi que des prisonniers russes. A l'issue du meeting, les manifestants se répandirent dans la ville et occupèrent tous les points importants, tandis qu'ils libéraient du même coup de nombreux prisonniers qui se trouvaient en détention préventive.

Dans le port d'Hambourg, un torpilleur est entré, le drapeau rouge déployé.

Il s'est formé un conseil d'ouvriers et de soldats qui, en collaboration avec les socialistes dirige le mouvement.

Comme, selon toute attente, les pourparlers relatifs à l'armistice doivent rapidement aboutir, un

manifeste du Sénat exhorte la population au calme et au maintien de l'ordre.

L'insurrection a éclaté également à Brême, à Kiel et à Lübeck. Partout on forme des conseils de soldats et de marins.

On signale de Hanovre :

A de certains moments, les mutins et la troupe, qui refusaient à se joindre à eux, en vinrent aux prises.

Les matelots rebelles l'emportèrent.

Mercredi midi, une rencontre eut lieu entre une division de torpilleurs et la division de recrutement qui refusait de se joindre à eux — ce qu'elle fit néanmoins plus tard — lorsque les matelots rebelles se furent emparés des fusils et des munitions de la caserne. Bientôt, la garnison entière se joignit au mouvement insurrectionnel qui dégénéra en une formidable manifestation.

Armés pour la plupart, 15 à 20 mille soldats parcoururent la ville ; le cortège, précédé de musique arborait de nombreux drapeaux rouges.

Des ouvriers, également armés, participaient à la manifestation ; des sections pourvues de brassards blancs, maintenaient l'ordre. Au milieu des acclamations on accueillit dans le cortège des prisonniers délivrés.

On ferma les bureaux de recrutement de façon à empêcher les ouvriers de s'y rendre.

Les rues sont parcourues de patrouilles qui doivent maintenir l'ordre. Les voleurs pris sur le fait seront immédiatement fusillés. Le conseil des soldats a décrété que les officiers et les sous-officiers resteront à leur poste, sous la surveillance du conseil des soldats.

La municipalité a néanmoins été informée par le conseil des ouvriers qu'elle avait à rester en fonction, mais sous la surveillance du conseil des ouvriers. Celui-ci désire modifier les bases du ravitaillement.

De Kiel :

« Sur le navire de guerre le « Kaiser » les officiers défendirent, revolver au poing, le pavillon de combat allemand, mais ils furent réduits à l'obéissance par l'équipage qui descendit le pavillon de combat et hissèrent le drapeau rouge. Deux officiers, parmi lesquels le commandant, furent tués et plusieurs blessés. Sur quatre compagnies d'infanterie qui sont arrivées cette nuit à Kiel, il y en a trois



Le chœur de l'église de Woesten.

qui se sont de suite jointes au mouvement. On désarma la quatrième. La cavalerie arriva de Wansbeek. Elle fut reçue à une heure de Kiel par les équipages de vaisseaux munis de mitrailleuses et contrainte de rebrousser chemin.

Le conseil des soldats a décidé de maintenir tous les officiers dans la position qu'ils occupent actuellement, mais ils devront se conformer aux ordres du Conseil des soldats.

L'ordre d'enlever la cocarde aux officiers a été révoqué cet après-midi grâce à l'intervention du Conseil des ouvriers et il fut expressément recommandé de se comporter avec dignité vis-à-vis des officiers.

Kiel fut, samedi, le théâtre de graves émeutes. Le mouvement débuta par un rassemblement de nombreux soldats de marine, à 4 h. de l'après-midi. Vers 6 heures, une grande foule se rendit à la prison, l'envahit, délivra quelques détenus, et s'empara d'armes et de munitions.

Un cortège, déjà grossi, se rendit ensuite vers le centre de la ville, dans l'intention de délivrer les mutins de la prison militaire.

Le cortège fit tant de vacarme qu'on pouvait distinctement l'entendre dans les rues écartées. On poussa des clameurs, on chanta, et quoique suivait le cortège était contraint de s'y joindre.

Par ordre du gouverneur, tout le trafic des trams fut arrêté de 7 h. du soir à minuit. L'entrée de l'Hospitalstrasse est occupée par des militaires, de même que la Karlstrasse. Une importante division de mitrailleuses garde la prison militaire.

Les pompiers se tenaient prêts à toutes éventualités. La foule, excitée, arrivée près du «Hoffnung», voulut forcer l'entrée de la Karlstrasse, mais les militaires lui donnèrent l'ordre de faire halte. Voyant qu'on n'obtiendrait pas à cet ordre, l'officier commandant fit exécuter un feu de salve. Le peuple continuait malgré cela à avancer, l'ordre de tirer fut donné. Ça et là, des coups partirent également de la foule. Ensuite, on lança des pierres sur les militaires, huit manifestants furent tués, 29 blessés peu ou prou. Deux officiers, grièvement blessés, durent être emportés. Vers 8 h. les rues furent calmes. Jusqu'après minuit, il y eût encore en rue des groupes exaltés, mais ceux-ci n'en vinrent pas aux mains. D'importantes patrouilles parcoururent la ville.

Le soir arriva à Kiel, le député Noske, qui tint un discours devant une foule d'un millier de personnes, au cours duquel il déclara que l'armistice serait déclaré d'ici quelques jours et qu'il donnerait satisfaction à toutes les aspirations légitimes des ouvriers et des soldats. L'orateur mit les manifestants en garde contre les actes de violence inutiles, qui ne pourraient que faire tort à leur cause.

Le discours fut fréquemment interrompu par des applaudissements et des cris de «Vive la République». Un vif désordre s'éleva, à la suite d'un certain nombre de coups de feu tirés. La foule s'échappa en coup de vent dans toutes les directions.

De toute part on réclamait l'abdication du Kaiser.

Les insurgés se rangèrent sous le drapeau rouge.

Le «Vorwärts» publie un nouvel appel du parti social-démocrate aux ouvriers, où il était dit notamment :

«L'effroyable massacre des peuples touche à sa fin. On ne peut plus songer à le prolonger. La paix arrive. Elle place les travailleurs devant la tâche politique et économique la plus ardue.

En politique, cette tâche sera de consolider et d'étendre les libertés démocratiques déjà conquises.

Ceux, que leur si désastreuse politique a rendu responsables du malheur de notre peuple, doivent disparaître. A cet effet, les démarches nécessaires sont entamées. Elles ne seront entravées par personne, si haut placé qu'on soit.

Au point de vue économique, il faut que le ravitaillement du peuple soit assuré et la transition en temps de paix accomplie sans que personne meure de la faim. Dans ce but, une organisation sévère de l'arbitrage en matière de travail et une aide bien comprise sont urgentes pour les chômeurs. Mais cette tâche ne peut s'exécuter si l'on va à la dérive. Il s'agit de vos femmes et de vos enfants. C'est pourquoi il vous faut de l'unité, du sang-froid, de la discipline et l'organisation. Ne nous préoccupons pas des affaires russes, mais marchons solidaires en avant à la conquête de la démocratie et du socialisme.»

Nous allons voir comment tout cela se termina. Mais ces relations étaient nécessaires à la compréhension de ce qui se passait en Belgique.

Avant de consacrer quelques chapitres à la dernière offensive en Flandre et de mentionner les derniers faits de guerre, nous voulons en une couple de pages rappeler le souvenir de Clémenceau, ministre et président du conseil en France, celui qui a conduit son peuple à la Victoire.

GEORGES CLÉMENCEAU

Le grand homme qui a donné la victoire à la France.

Ses concitoyens l'ont dénommé avec raison «Le Libérateur de la Patrie».

Il était nécessaire en France qu'un homme vint à la tête du ministère, qui possédât l'énergie voulue pour prendre en mains les rênes et imposer sa volonté personnelle à tous ceux qui, par leurs demi-mesures et leurs chicaneries, empêchaient que l'unité se fit dans le gouvernement, l'unité, dans la direction des armées alliées, l'unité de la pensée et du sentiment de toute la nation.

C'est cela que Clémenceau a provoqué et réalisé. Il ne connaissait qu'un ennemi : le Boche ; qu'un chemin vers la victoire : l'union.

Aussi consacrons-nous ici un chapitre à l'homme de génie qu'on appela «Le Tigre», en raison de ses attaques contre tous ceux qui n'avaient pas sans cesse en vue le sort immédiat de son pays et de son peuple.

Il naquit à Moulleron-en-Pareds (Vendée), le 28 septembre 1841, et était donc âgé de 74 ans lorsque la guerre éclata, vieux par l'âge mais, durant la guerre, le plus jeune de ses compatriotes, le plus actif de tous.

Pareds ! c'est-à-dire Paradis. Son pays était beau et on devait l'aimer, tel quel, avec son sol déchiré de rochers, avec ses bois de chênes, ses maronniers et ses ormes, avec ses champs bordés de fail-



Une locomotive belge à Passchendaele, qui ne fut jamais touchée par un projectile allemand malgré de nombreux bombardements. La locomotive se trouvant sur le pont fut touchée par la foudre, en septembre 1918. Son explosion causa la destruction de la seconde locomotive.

lis, avec ses terres vertes qu'éclairent l'or des genêts et les bruyères roses.

Les aïeux maternels avaient autrefois habité ce village et avaient connu une certaine aisance comme paysans.

Leur demeure se trouvait dans la rangée de maisons qui environnent le marché, l'église, le cimetière, la maison communale et l'école.

C'était une maison de campagnard; avec son pignon blanc et ses volets verts, elle cadrait bien avec la contrée.

Avant la guerre, elle n'avait rien de célèbre, mais elle est devenue un monument national, depuis qu'on a posé sur la façade une plaque, où un artiste a gravé les paroles élevées que lui inspira la Patrie.

Ces dix lignes sont comme un ordre du jour donné en lecture à toute l'armée :

« Maison où est né, le 28 septembre 1841, Monsieur Georges Clémenceau, président du conseil et ministre de la guerre.

La municipalité de Mouilleron-en-Pareds a fait poser cette plaque, le 12 janvier 1919, en témoignage de ses sentiments de fierté et d'admiration pour son illustre compatriote, l'organisateur de la Victoire, le libérateur du territoire, vers qui monte, chaque jour plus ardente, la reconnaissance de la France. »

Du côté paternel, la famille était aisée. En 1623, Louis XIII donna pour armoiries à l'ancien Clémenceau, médecin à Nantes : deux clefs d'argent sur azur.

Il y eut beaucoup de médecins dans la famille de Clémenceau; de père en fils, on continuait cette profession.

Le père Clémenceau épousa une Gautreau, de Mouilleron, et la rendit mère de six enfants : Emma, Georges, Adrienne, Sophie, Paul et Albert.

Georges reçut sa première instruction de son père. Celui-ci était un savant et un artiste. Son influence sur Georges fut très grande.

Quand il eut quatorze ans il alla au lycée de Nantes, mais n'y fut pas un brillant élève.

Il y avait en lui un goût de l'humour qui le pou-

sait aux espiègleries; il plaçait la culture physique au-dessus de l'effort intellectuel. A la distribution de prix, il revenait habituellement à la maison les mains vides, mais, voyant ses camarades aller par les rues, chargés de livres, de couronnes de lauriers et de médailles, il alla dans la bibliothèque de son père, y prit autant de livres qu'il put porter et, chargé de son lourd fardeau, parcourut la ville tout comme s'il était dans les premiers de l'école.

Le père Clémenceau gourmanda son fils, mais dut rire intérieurement de l'ingénieuse polissonnerie.

Georges tenait beaucoup de son père, et celui-ci sut amener son fils à étudier sérieusement; de sorte qu'il arriva à quitter l'école en bon élève.

Sa vénération pour son père a toujours persisté. Il n'était encore qu'un bambin quand Benjamin Clémenceau, en 1851, fut interné pour affaire politique et condamné sans jugement à l'exil, ce qui fut commué au dernier moment en emprisonnement.

Longtemps plus tard, Georges Clémenceau, rappelant ce fait, disait à un groupe d'admirateurs :

« Lorsque mon père partit pour l'exil, tous ses amis l'avaient fui. Deux seulement osèrent lui serrer la main. Après leur départ, je m'approchai de mon père et je lui dis tout bas : « Je te vengerai. » Il me répondit : « Si tu me venges, travaille ». J'ai travaillé, et aujourd'hui dans Montaignu, quand je vois tous les républicains me faire l'honneur de m'acclamer bien au-delà de mes mérites, je ne puis m'empêcher de me tourner vers celui-ci, à qui je dois tout et de vous dire : « C'est lui qu'il faut honorer! »

L'homme a travaillé. Son nom est connu en France et bien au-delà des frontières de sa patrie, jusqu'aux confins du monde.

Il fit à Paris ses études de médecin, se jeta dans la politique, s'adonna aux lettres et aux arts, fut bientôt remarqué par son talent et sa persévérance, et appelé à la tête de journaux, d'associations et de son parti.

Quoiqu'il fit, ce fut avec la plus sincère conviction, ses adversaires ont dû reconnaître que Clémenceau a toujours été un honnête homme.

Lui-même écrivait :